

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

— 89 —
LA GAZETTE

DES

FAMILLES CANADIENNES

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE, ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Vol. 1. QUEBEC, 15 JANVIER 1870. No. 5

RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE : L'ABBÉ N. A. LECLERC.

Suivant la promesse que nous en avons faite dans notre second numéro, nous donnons aujourd'hui le nombre d'abonnés de quelques localités. Nous continuerons cette liste dans une prochaine livraison.

| | |
|---|-------------|
| Collège de Rimouski | 17 abonnés. |
| Collège des Trois-Rivières..... | 12 " |
| La paroisse de Ste. Anne des Plaines, (900 communians) | 72 " |
| Québec | 146 " |
| Notre-Dame de Lévis..... | 90 " |
| Beauport | 50 " |
| St. Charles, Bellechasse..... | 48 " |
| St. Henri de Lauzon..... | 49 " |
| Notre-Dame d'Hébertville..... | 39 " |
| St. Gervais | 36 " |
| Ste. Croix..... | 33 " |
| Gentilly..... | 32 " |

(A continuer.)

ATTENTION

Comme nous sommes rendu à notre cinquième numéro, nous croyons devoir rappeler une des conditions de l'abonnement : c'est que le prix doit en être invariablement payé au commencement de chaque année. Cet avertissement ne regarde nullement ceux qui, n'ayant pas d'occasion sûre pour nous faire parvenir le montant dû, nous ont demandé du délai, mais seulement ceux de qui nous n'avons pas eu encore le plaisir de recevoir un mot.

Comme nos deux premiers numéros sont épuisés, nous prions ceux qui nous font des renvois, de ne pas manquer de nous transmettre ces numéros. Nous prenons l'engagement de faire réimprimer ces numéros plus tard, si on en fait des demandes assez nombreuses.

CONSIDÉRIER L'HOMME EN TANT QU'ÊTRE SOCIAL

Second Entretien sur la Famille.

L'HOMME, SES PRÉROGATIVES ET SES OBLIGATIONS.

L'Homme déchu.

(Suite.)

S. Jean l'Aumônier, après avoir considéré les faveurs de tout genre dont l'homme est l'objet, et l'empressement de tous les êtres à le servir, s'écriait : "Quelle est grande l'ingratitude des hommes ! Pendant que je languis dans l'oisiveté, toutes les créatures travaillent pour moi. Le soleil et la lune sont toujours en marche pour répandre partout leur lumière et leur chaleur fécondante. Pendant que je me rends coupable de quelque péché, que j'abuse de mon esprit pour penser au mal, de mon cœur pour le désirer, de mon corps pour le commettre, la terre s'épuise pour me donner le pain qui me nourrit ; les abeilles volent de tous côtés le long des ruisseaux et des vallées pour ramasser dans les prairies de quoi former ce miel si doux à ma langue, qui prononce tant de paroles in-

justes et déshonnêtes. La brebis se dépouille de sa toison, pour me fournir des vêtements, dont je tire si souvent vanité. Les raisins attendent, avec impatience les chaleurs de l'été pour mûrir, afin de satisfaire mon goût et de réjouir mon cœur, qui déshonore si souvent celui dont il tient l'être. Les fontaines et les rivières coulent nuit et jour, pour arroser les prairies et faire croître mille fleurs agréables sous mes pieds, qui suivent si souvent le chemin de l'iniquité. Les oiseaux s'efforcent de charmer par leurs chants mélodieux mes oreilles, qui prennent si souvent un plaisir coupable aux discours de médisance et d'impureté. Toutes les créatures de l'univers se réunissent et s'épuisent pour me procurer mes besoins et mes plaisirs, et moi j'abuse presque toujours de ces créatures; presque jamais, je ne songe à remercier Celui qui, par leur ministère, me prodigue tant de bienfaits."

Mais, si d'un côté, la nature toute entière est au service de l'homme, si tous les êtres vivants, mais privés d'intelligence, sont ses sujets, s'il est roi d'un empire qui n'a d'autres limites que celles de l'univers; de l'autre, quelles ne sont pas les obligations qu'il a contractées envers Celui qui l'a comblé de tant de bienfaits?

Voici en deux mots ses devoirs, en face de ses prérogatives: Dieu a tout fait pour l'homme, mais il a fait l'homme pour lui.

L'homme doit donc rapporter à Dieu tout son être. Il est prêtre et victime; il doit élever un autel à son créateur dans son cœur et s'y offrir tout entier, son corps et tous ses sens, son âme et toutes ses facultés, son intelligence, sa mémoire, sa volonté. Sur le même autel, il doit aussi offrir toutes les créatures à son usage; il doit remercier, louer Dieu pour elles toutes.

Malheur à l'homme qui oublie cette divine mission! Alors, il ne doit s'attendre à ne rencontrer partout que troubles et désordres. Troubles et désordres en lui.

même et hors de lui-même ; guerre avec Dieu, guerre avec les créatures qu'il s'efforce de détourner de leur fin pour les faire servir à ses caprices, à ses plus mauvaises passions.

Ce qui est d'une vérité démontrée par l'expérience de tous les jours pour les individus, ne l'est pas moins pour les peuples et les sociétés. Quand ils oublient qu'ils sont les enfants de Dieu, qu'ils doivent lui rendre hommages, et pour eux-mêmes et pour tous les êtres à leur service, ils ne trouvent qu'agitations, désordres, guerres de tous côtés.

Il suffit de jeter un regard sur les sociétés de nos jours, pour se convaincre que la paix, la concorde ne peuvent être le partage de celles qui veulent se passer de Dieu et de sa loi sainte.

Les jeunes zouaves du Liban.

On écrit du collège de Ghazir au *Messager du Sacré Cœur* :

« Votre *Messager du Cœur de Jésus*, toujours attendu avec impatience et lu publiquement dans nos réfectoires, avait préparé nos chers enfants à de généreux sacrifices. Mis au courant, par vos articles, des dangers qui menacent notre vénéré Pontife et du dévouement de ses soldats, ils avaient redoublé, eux aussi, d'attachement pour son auguste personne. Le nom de Pie IX était dans toutes les bouches et son souvenir dans tous les cœurs ; une magnifique photographie, qui le représentait couronné de la tiare et dans toute la majesté de son costume, ayant circulé parmi nos enfants, elle reçut tant de baisers que, sans le verre qui la protégeait, il n'en serait, je crois, rien resté. Bientôt, dans la première division, s'organisèrent deux compagnies : l'une prit le nom de zouaves français, l'autre de zouaves pontificaux. Cependant, bien que la France soit ici la grande nation et que son nom

exercé un prestige à peine croyable; il eût été impossible de recruter des zouaves français sans la déclaration préalable que le nom seul était différent, et que pontificaux et français défendaient la même cause.

“ On avait donné à nos jeunes soldats une jolie bannière aux armes du Pape. Ils la portaient fièrement dans leurs promenades, au son de la musique militaire et au chant d'hymnes guerriers. Le Liban, cette montagne biblique, composé de plusieurs milliers de monts aux formes tantôt sévères, tantôt gracieuses, semblait tressaillir à la vue des couleurs pontificales; qu'il revoyait peut-être pour la première fois depuis l'époque des croisades.

“ Depuis lors, grands, moyens et petits ont vaillamment combattu pour le Saint-Père, et les préfets n'ont eu qu'à se louer de leurs divisions sous le triple rapport de la conduite, du travail et du bon esprit. Les grades ne sont accordés qu'à l' mérite, et chacun s'efforce, avec une admirable émulation, d'être au moins caporal dans l'armée du Pape.

“ Ce n'est pas tout : des idées plus nobles encore bouillonnent dans le cœur de nos jeunes héros. Plusieurs d'entre eux soupirent après l'heureux jour où leur âge leur permettra de partir pour Rome; ils brûlent de verser leur sang pour celui qu'ils reconnaissent, non pas seulement comme le chef de la chrétienté, mais aussi comme le plus auguste et le plus grand des rois, bien que ses Etats soient resserrés dans de si étroites limites.

“ Ce désir, déjà si vif, de s'enrôler sous la bannière pontificale, s'est accru singulièrement à la nouvelle que Louis de Maricourt, ancien élève de Ghazir, venait d'entrer dans le corps des zouaves. “ Qui l'aurait cru, répétaient ses camarades, que ce cher Louis, si frêle, si délicat, deviendrait le défenseur du Pape ? — C'est qu'il sentait couler dans ses veines le sang généreux de la vieille noblesse; c'est qu'un de ses frères, mort

au siège de Gaëte, semblait lui dire: Va mourir, toi aussi, pour une cause encore plus noble; c'est que le comte de Maricourt, son père, consul de France en Chypre, mort victime de son dévouement pendant le dernier choléra, était un magnanime chrétien qui n'avait pas rougi de faire, à pied, de pèlerinage de Jérusalem.

Pour en revenir à nos élèves, plusieurs furent tellement électrisés par l'exemple de leur condisciple, qu'ils sollicitèrent, sur-le-champ, la permission de partir pour Rome, avant même leurs études terminées, et sans les reprendre plus tard.

En attendant cette permission, qui peut-être n'arrivera pas de si tôt, nos enfants, sous l'inspiration du Cœur de Jésus, ont eue l'heureuse idée de verser dans le trésor du Pape, sinon une offrande princière, au moins leur humble denier. — D'abord on a tiré, avec toute la solennité possible, une grande loterie au profit du Saint-Père. Le théâtre, les décors, les assistants ne respiraient que Pie IX. A la fin de la séance, une vive émotion s'empara de tous les cœurs lorsque, sur l'air national: "Partant pour la Syrie," le chœur entonna avec enthousiasme, un chant de circonstance, composé à Ghazir en l'honneur du glorieux Pie IX. Ce chant qui terminait dignement la séance, fut suivi d'un cri général: Vive Pie IX! cri qui partait vraiment du fond des âmes, et que les échos du ciel ont dû répéter.

La loterie avait produit 1,090 piastres, somme fabuleuse pour nos pauvres enfants; car les Libanais sont loin d'être riches; et quand les parents donnent à leurs fils quelque chose pour leurs menus plaisirs, ce quelque chose est bien minime. Aussi notre digne Recteur, en apprenant le résultat de la loterie, ne put s'empêcher de témoigner sa surprise. Toutefois, on eût désiré arrondir un peu la somme. Trois jours après, des élèves ecclésiastiques apportèrent, spontanément, 250 piastres bien comptées. Pour y arriver,

ils avaient dû sacrifier jusqu'à leur dernière obole : "Moi, disait l'un, j'ai fait des dettes," — "Moi, ajoutait l'autre, il m'a fallu tendre la main et demander l'aumône à mes camarades," — "Un des plus grands, transporté d'un beau zèle, nous disait : "Je voudrais parcourir, en Pierre l'Hermitte, les séminaires arabes du Liban ; ils ne connaissent pas, comme nous, les besoins du Pape ; d'ailleurs, je parlerais si éloquemment, qu'on ne pourrait pas me résister." — Entraînés par l'exemple des ecclésiastiques, les autres élèves firent un dernier effort, et, dans une seule promenade, le Père surveillant des petits recueillit encore 500 piastres, ce qui porte la somme totale à 1,840 piastres.

"Cette offrande, si méritoire aux yeux du Seigneur, vu la pauvreté de nos enfants, fut envoyée au Saint-Père avec une lettre collective qu'avait écrite, de sa main, un jeune Maronite de Dêr-el-Kamar : "Comment, s'écriait-il dans le transport de sa joie, cette lettre, écrite par moi, pauvre enfant du Liban, sera envoyée au grand Pie IX ! Il me semble que c'est un beau rêve."

"Quelques jours après le départ de cette lettre, il se passa un petit fait qui vous prouvera combien la pensée de Pie IX préoccupait nos plus jeunes enfants. Assez longtemps après le coucher, le Père surveillant faisait sa ronde : en passant devant le lit de Michel Kassar, un des plus jeunes élèves, âgé de sept ans, il l'entendit tousser : il écarte les rideaux et voit l'enfant à genoux les mains jointes, dans l'attitude de la prière :

"Que faites-vous là à cette heure, mon enfant ?" — "Je prie." — "Vous priez sans doute pour votre cousin Emile (un de nos jeunes élèves mort saintement, il y a quelques jours) ?" — "Non, dit Michel, comme j'ai déjà prié pour lui, maintenant je prie pour un autre." — "Pour qui donc ?" — "Eh bien ! maintenant je prie pour Pie IX." — "Et que demandez-vous pour Pie IX ?" — "Ah ! ce que je demande : cela est mon secret ; je fais ma prière en arabe." — Le Père se retira aussi édifié que surpris.

“ Le 13 mai arrivait, à Ghazir, la lettre suivante adressée au R. P. Recteur, et écrite de la main de notre Très-Rév. P. Général : “ J’ai présenté à notre Très-Saint Seigneur et Pape, Pie IX, la somme recueillie par les élèves tant du séminaire que du collège. Comme leur lettre, par un excès de l’abondance du cœur, était trop longue et que, pour cette raison, elle ne pouvait être lue par Sa Sainteté dans l’audience même, je l’ai réduite à une forme plus brève, ayant soin de faire ressortir, en moins de paroles, toutes les expressions de dévouement. De cette manière, le Très-Saint-Père a lu la lettre avec un grande consolation de son âme, et, à ma demande, il a accordé aux habitants de cette maison, c’est-à-dire aux Pères, aux professeurs et aux élèves, la bénédiction apostolique, et il a signé cette bénédiction de sa propre main, comme on peut le voir dans la feuille que je vous transmets ci-incluse.

“ De votre Révérence, le serviteur en Jésus-Christ,

“ PIERRE BECKX.”

“ Le lendemain, cette lettre, écrite en latin et traduite en français, fut lue en présence de toutes les divisions, aux cris de Vive Pie IX ! poussés jusqu’au ciel par nos enfants ivres de joie. Les deux lettres, celle du Saint-Père et celle des élèves, furent ensuite encadrées et placées au divan des étrangers et dans toutes les salles d’étude. Les paroles écrites de la main du Saint-Père, au bas de la lettre des enfants, sont celles-ci :

“ Die 4 Aprilis 1868.

“ Benedicat vos Deus benedictione perpetua.

“ PIUS IX, P.”

“ Puisse le Cœur de Jésus multiplier et revêtir de sa force les défenseurs de Pie IX ! Puisse le Cœur de Marie les protéger et les bénir ! ”

Le Tyrol.

Voici ce qu'on lit dans une lettre adressée au *Messenger du Sacré-Cœur*, en 1867 :

“ Je viens d'avoir la consolation d'assister au défilé des volontaires tyroliens, partant pour défendre leurs montagnes contre les Garibaldiens. Ils étaient tous revêtus de leur beau costume, avec le petit chapeau vert tout garni de roses fraîches et de lis, et ces visages seréins, témoignage d'une conscience qui agit pour Dieu et avec Dieu. Un d'entre eux, à la haute stature, portait leur sainte bannière, où l'on voyait, au-dessus de l'aigle impérial autrichien, un beau et grand Cœur de Jésus brodé en rouge avec des rayons d'or. La joie que nous éprouvâmes à cette vue, je vous la laisse à penser plutôt que je ne la saurais décrire. On aurait voulu partir avec eux. Oh ! le cœur me dit que ces gens-là doivent être victorieux, et que celui qui mourra sous ce drapeau aura une belle place dans le ciel.”

Le service des aumôniers avait été admirablement organisé dans cette brave troupe par Mgr. l'Evêque de Brixen. Et tandis que dans l'armée du Nord il y avait à peine un aumônier par régiment, parmi les volontaires du Tyrol et du Vorarlberg, chaque compagnie de 100 ou 150 hommes avait le sien. La plupart de ses aumôniers étaient religieux, et tous se distinguaient par leurs vertus sacerdotales et leur zèle vraiment apostolique.....

“ Je ne saurais vous dépeindre l'impression que j'ai éprouvée lorsque je suis arrivé dans cette catholique contrée. Dans tous mes voyages, je n'avais rien vu de semblable. C'est ici qu'on pratique bien l'Apostolat de la Prière. On ne fait autre chose que prier, travailler, se confier en Dieu, et se tenir prêt, le fusil dans une main et la carabine dans l'autre, à recevoir l'ennemi. Ici comme en Espagne, vous ne rencontrez ni protestant, ni juif; tous sont catho-

liques, et bons catholiqués. Je suis parfaitement d'accord avec un pieux Prêlat qui me disait, ces derniers jours : Dans cette sainte contrée, on oublie qu'on vit au milieu de XIX^e siècle ; on croirait être revenu aux premiers siècles du christianisme, et converser avec les chrétiens des catacombes. C'est vraiment le pays du Cœur de Jésus.

“ Vous ne pouvez jeter ici les yeux sur une devanture de magasin sans y trouver quelque objet d'édification. Presque rien pour le luxe ; mais une foule d'objets pieux, plus attrayants l'un que l'autre, si bien qu'on serait tenté de les acheter tous. Est-ce une boutique d'orfèvrerie ; au premier rang se montrent des calices, des ciboires, des lampes d'église ; chez un libraire on ne voit jamais, je ne dis pas de livres ouvertement mauvais, mais même des ouvrages dangereux : ce sont tous des livres de dévotion ou de quelque utilité. Dans les magasins de modes, ce sont toujours des couleurs et des dessins modestes, comme les goûts de ces pieuses dames tyroliennes. Devant les maisons, sur les colonnes, partout apparaissent des tableaux ou des statuts de la Madone.

“ Dans les églises, on trouve encore bien plus de quoi s'édifier, on croirait être au milieu de fervents religieux, tant est grand le recueillement de ces bonnes gens. Il est sans exemple qu'un homme ou une femme tourne la tête pour regarder autour de soi par curiosité, ni qu'on s'assoie autrement que par nécessité. Tous sont là, le rosaire ou le livre à la main, ou recueillis dans la prière. Le matin des jours de fête, à la messe, dans la plus grande partie des églises, les prêtres font une quantité de fois le tour de la balustrade qui sert de table de communion. Dimanche passé, quoiqu'on ne célébrât aucune fête particulière, un de mes serviteurs me raconta qu'à une seule messe (je ne sais plus si c'était chez les Jésuites ou chez les Franciscains), il vit donner 400 communions, et, à une autre, le prêtre parcourut 16 fois la

table de communion. Parmi ceux qui s'approchent ainsi de la Table sainte, sont des enfants qui, à les voir, paraissent à peine arrivés à l'âge de raison, mais leur recueillement, leur modestie et leur intelligence des choses saintes dans la préparation et l'action de grâces leur donnent l'air de petits anges. Dans les rues, les jeunes filles que l'on rencontre s'en vont modestement, un livre de prière à la main ou le rosaire enlacé entre leurs doigts. Si quelqu'une s'arrête seule à causer avec un jeune homme, leur contenance mutuelle est si pleine de simplicité et de pudeur, que l'on est édifié et jamais scandalisé. Quand l'*Angelus* sonne, dans les maisons, dans les rues, partout, les hommes se découvrent, et tous se mettent en prières. Si le Saint-Sacrement vient à passer, tous s'agenouillent, fût-ce même dans la boue. Quand on aperçoit un prêtre, tous le saluent : les enfants, s'ils le peuvent, lui baisent la main, ou bien touchent la main ou les vêtements du prêtre, et baisent ensuite leur propre main. Dès 4 heures du matin jusqu'au soir, les églises sont pleines d'une foule toujours aussi recueillie.

« Devant mon hôtel est une colonne élevée à sainte Anne, en action de grâces d'une victoire remportée par les Tyroliens à la faveur de son intercession. Elle est très-belle, et, le soir, on y allume une lampe. Le matin de la fête de sainte Anne, il pleuvait à verse, et tout était rempli de boue. Néanmoins une grande foule de peuple accompagna la procession, qui vint s'agenouiller devant la statue de sainte Anne, toute ornée de fleurs. Toute cette multitude resta, la tête découverte, sous la pluie et dans la boue pendant une bonne demi-heure, chantant des hymnes à la Sainte. Le reste du jour, jusqu'au soir, malgré la pluie, et durant deux jours consécutifs, ce fut une affluence continuelle de peuple, s'agenouillant sur les bancs ou sur la terre, au milieu de la place, pour prier, chanter, réciter le chapelet, etc ; le soir, tout était illuminé.

Cette place est la plus grande d'Insruck ; le jour de sainte Anne, presque tous les magasins restèrent fermés : les tailleurs, cordonniers et autres artisans ne voulurent point travailler, par honneur pour la Sainte.

“Le jour de saint Jacques-le-Majeur, protecteur d'Insruck, la cathédrale était magnifiquement décorée de velours et de broderies admirables en or. Là aussi *on priait, on priait, on priait.*”

“Nous avons ici deux sanctuaires de la Madone, un à l'intérieur de la ville, l'autre à une heure d'Insruck. Tous deux sont miraculeux, et l'on ne saurait dire de quelle dévotion ils sont l'objet de la part des Tyroliens.

“Que le jour soit plus ou moins avancé, on ne voit jamais une fenêtre tout ouverte. Toutes sont garnies de jalousies, à demi-fermées ; c'est pourquoi l'on ne voit point ce qui se passe dans les appartements, et l'on n'aperçoit pas ici, comme en Italie, de jeunes filles à la fenêtre. Dans une seule occasion, les jalousies se sont relevées, c'était l'autre jour, pour la fête de sainte Anne ; mais alors toutes les fenêtres étaient garnies de gens agenouillés qui priaient et chantaient. Maintenant encore, au moment où je vous écris ceci, j'aperçois toute la colonne illuminée, et quatre grands bancs par-devant tout remplis de gens en prière. Cela durera toute l'Octave de sainte Anno.

“Bien que ces populations soient extraordinairement pieuses, puisqu'elles ne font que travailler et prier, cependant, au moindre bruit d'une guerre concernant l'empereur, la Religion ou leur nationalité (je dis nationalité dans le sens bon et légitime), on ne voit pas un homme en état de porter les armes qui ne les saisisse pour défendre, jusqu'à la dernière goutte de son sang, la Religion, l'empire et la patrie : les femmes elles-mêmes, les enfants et les vieillards, tous, autant qu'ils le peuvent, courent prendre les armes pour la défense de leur pays. De fait, l'empereur vient de dégarnir de troupes tout le Tyrol allemand, et ce sont les pauvres paysans, avec quelques chas-

seurs, qui défendent leurs montagnes contre les Garibaldiens.

“C'était un spectacle émouvant de voir arriver, ces jour derniers, quelques-uns de ces paysans, au nombre de 12 ou 16, armés de leurs fusils et sans aucun soldat parmi eux, conduisant 1,000 de ces misérables à la chemise rouge qu'ils avaient faits prisonniers.

“Quand les chasseurs tyroliens sont partis pour aller repousser les envahisseurs, on n'entendait que des vivats enthousiastes, et les visages ne respiraient que la joie; mais pas une mère, pas une épouse ne pleurait. Le caractère beau et fort de nos Tyroliens ne faiblit pas ainsi; si quelque femme n'a pu retenir ses larmes, elle s'est cachée pour les répandre; toutes celles qui se montraient déployaient cette force et cette allégresse que donne l'esprit de foi.

“Ce peuple est très-intelligent, prompt à saisir, industriel et si charitable, que l'on ne voit point de pauvres parmi eux. Tous sont pleins de politesse, mais de cette politesse qui est trop souvent aujourd'hui bannie des cercles de la haute société. Quiconque entre dans une église et ne trouve point d'escabeau pour s'agenouiller, voit aussitôt cinq ou six personnes se déranger pour lui faire place et s'agenouiller sur le pavé. Une pauvre femme veut-elle sortir du banc, toutes les dames qui sont à ses côtés s'inclinent avec un doux sourire devant elle et lui font un passage. De quoi tout cela est-il le fruit, sinon de la civilisation catholique? Oh! que je voudrais que tout le monde vint se mettre à l'école dans le Tyrol!

CHRONIQUE.

Nous lisons dans l'*Echo du Vatican* :

“Les grands papes n'ont pas manqué à l'Eglise, Innocent III, Benoit XIV, Léon X et St. Grégoire, ont éclairé par leur génie le siècle ou ils vécurent;

Pie IX ne cesse d'attirer le sien par son cœur; il ne cesse de l'élever en l'attirant." Voilà une de ces vérités que les ennemis comme les amis de la papauté sont forcés d'avouer. "Jamais souverain, jamais pontife fut aimé à son égal; et ce qui le prouve plus que tout le reste; ce sont les sacrifices que s'imposent des jeunes gens de tous les pays catholiques pour accourir auprès de lui, et lui offrir leur sang et leur vie; ce sont ces associations pieuses qui se multiplient à l'infini, ces dons généreux, ces prières continuelles, enfin ces marques de sympathie qui se produisent sous toutes les formes, pour assurer son triomphe, consoler son cœur paternel." L'affection que tous les catholiques ont pour lui, est partagée par bon nombre d'hérétiques, de schismatiques, etc. La coupe d'amertume que ses ennemis l'ont forcé de boire à longs traits, la couronne d'épines dont ils ont ceint son auguste chef, ont encore plus contribué à lui attacher tous les cœurs que ses hautes qualités personnelles; et comme dit encore la feuille que nous avons citée en commençant: "Nous l'aimions comme un père; c'était beaucoup dire; mais depuis que ses ennemis en ont fait une victime, nous le vénérons comme une relique, comme une croix, comme une chose sainte, comme un vrai Christ, imitateur du Christ par excellence.

"Et c'est ce grand pape, ce pontife d'une vertu éminente, d'une piété angélique, d'une connaissance très étendue des nécessités de son époque, auquel les besoins de la société civile sont aussi familiers que ceux de l'Eglise, qui a convoqué et préside le Concile Œcuménique du Vatican."

"Guidée par un pilote aussi habile, un chef aussi expérimenté, connaissant parfaitement tous les écueils semés sur l'océan du monde, quelles merveilles, cette auguste et sainte assemblée, ne devra-t-elle pas opérer pour le salut de l'univers et le triomphe de l'Eglise de Dieu."

Nous disions dans notre première chronique : “ Pendant son séjour à Rome, Mgr. l'Archevêque, de concert avec tous les évêques de la province ecclésiastique de Québec, s'occupera sérieusement, croyons-nous, d'un événement d'un haut intérêt pour le Canada..... de la canonisation de la mère Marie de l'Incarnation.....” Voici ce qu'écrivit de Rome, à ce sujet, notre premier supérieur ecclésiastique : “ Il serait grandement à désirer, que tous les écrits de la vénérée mère Marie de l'Incarnation, reconnus pour être si excellents, fussent publiés, surtout à présent, que l'on s'occupe de sa canonisation et que nous avons l'espoir de la voir rangée parmi les saints que l'Eglise propose à notre vénération et à notre imitation. Ce serait rendre un grand service à la piété des fidèles et surtout aux communautés religieuses de notre Canada, qui se feront toujours un devoir d'honorer la vénérable Marie de l'Incarnation.....”

Nous apprenons aussi par une lettre de Mgr. l'Archevêque, du 27 novembre, que les sceaux du procès-verbal de l'enquête faite à Québec, sur la réputation de sainteté de la mère de l'Incarnation, avaient été levés. Ce qui va à dire que cette cause est entrée en cour de Rome.

Les écrits dont il est parlé plus haut et qui ont été publiés à Paris, en 1684, par le fils même de cette sainte femme, le R. P. Claude Martin, ont reçu les témoignages les plus flatteurs d'hommes éminents par leur science et leur sainteté. Nous en citerons quelques-uns que nous empruntons au *Courrier du Canada* :

M. Emery, supérieur du séminaire de St. Sulpice, à Paris, cet homme d'une science et d'une piété consommées, écrivait à Mgr. Plessis, évêque de Québec, en 1806 : “ La mère de l'Incarnation est une sainte que je vénère bien sincèrement, et que je mets dans mon estime, à côté de Sainte Thérèse. Dans ma dernière retraite, sa vie, ses lettres et ses méditations ont

seules fourni la matière de mon oraison et de mes lectures."

Le P. Charlovoix, dans la vie de cette religieuse, qu'il a écrite en 1724, dit: "Pour parler de la mère Marie de l'Incarnation comme en ont parlé les plus grands personnages de nos jours, l'on peut dire que toute l'eau de l'océan n'a pu éteindre le feu qui consumait cette autre Thérèse.... On voit par ses écrits qu'elle était une des plus spirituelles femmes de son siècle. Tout y est solide; elle pense juste, elle approfondit tout....."

Monsieur Camus dit que ses écrits touchent les plus endurcis, vivifient les plus tièdes et changent les plus contraires. A ces témoignages nous pourrions ajouter ceux qui la concernent et qui, pour la plupart, la comparent à la grande Sainte Thérèse.

AGRICULTURE.

CAUSERIE.

Le Curé et ses Habitants.

(Suite.)

Les habitants.—En voilà donc encore qu'il faut mettre de côté. Si vous continuez ainsi à nous démentir, nous serons bien forcés d'être de votre opinion, mais.....

M. le Curé.—Mais, quoi? Vous voulez sans doute dire que MM. les avocats, les notaires et les docteurs sont plus indépendants et plus heureux que vous? Vous vous trompez encore. Ces MM. reposent leur espérance sur leurs pratiques. Mais ces pratiques qui abondent aujourd'hui, ne peuvent-elles pas les abandonner d'un jour à l'autre. D'ailleurs, quels sont ceux qui s'adressent aux hommes de lois? Des plai-

deurs, des chicaniers, qui ne sont pas, pour la plupart, les plus aimables des hommes. Cependant il faut les entendre raisonner et déraisonner, pendant de longues heures, leur répéter à satiété les choses les plus claires qu'ils ont souvent intérêt à ne pas comprendre, il faut leur donner raison, malgré que l'on en ait envie. Tenez, mes bons amis, voilà la raison la plus convaincante que je puisse donner en faveur de ma thèse, et ce sont les hommes de profession eux-mêmes qui m'e la fournissent. Quand ces MM. réussissent à faire fortune avec leur plume, aux dépens de leurs pratiques, ils vont souvent demander le repos et le bonheur à la vie des champs.

Le bon cultivateur, généralement parlant, est plus heureux que l'ouvrier, et en voici la raison : L'ouvrier, comme l'avocat et le marchand, dépend un peu de tout le monde, lui aussi a à craindre la concurrence, les mauvais payeurs, etc. Mais il y a quelque chose de plus grave pour lui que tout cela ; c'est la maladie. En effet, comme il doit tout à son bras, à son ciseau et à sa hache, s'il tombe malade, si la faiblesse causée par une fièvre lente ou aiguë, le tient cloué sur son lit, pendant des semaines, des mois, adieu l'aisance, adieu la richesse, adieu même souvent le strict nécessaire. Et si la mort l'enterre, après une longue maladie, et qu'il n'est pas eu le temps de faire des épargnes assez considérables, que laisse-t-il à sa veuve, à ses enfants ? La misère, la pauvreté, la commisération publique pour tout partage !

Le cultivateur, au contraire, si la maladie le retient à la maison, peut toujours faire cultiver sa terre et en retirer sa nourriture et ses vêtements ; et si la mort le frappe, il aura toujours cet héritage à laisser à sa famille.

Enfin, mes bons amis, regardez autour de vous, étudiez les misères qui sont le partage de toutes les conditions, de tous les états, et vous verrez qu'aucun n'est comparable au vôtre, et qu'en conséquence, vous

devez faire tous vos efforts, pour inspirer à vos enfants le goût de la vie champêtre.

Les habitants.—Voilà encore une veillée profitable et qui nous décide à ne pas perdre un seul de vos entretiens.

A continuer.

Alloys et Marguerite.

(Suite.)

“Marguerite fut un instant sans répondre, mais son regard valait tout un discours : le travail de la pensée paraissait sur ses traits à travers son sourire, et elle se tordait les mains sur ses genoux avec la simplicité et l’embarras d’une enfant.

— “Cependant, dit-elle, après un moment, quoique une église ne soit pas la vraie Eglise, ne pourrait-on pas encore y faire son salut ?”

— “Je ne nierai pas cela, répondis-je, pourvu qu’on soit dans la bonne foi. Mais, pour ne pas entrer inutilement dans cet ordre de considérations, si Dieu, dans sa bonté, fait voir à un protestant qu’il n’y a qu’une seule Eglise vraie, une seule qui soit l’Eglise de Dieu, conseilleriez-vous à ce protestant de rester ce qu’il est ? et répondriez-vous de son salut s’il reste protestant après avoir vu que l’Eglise de Dieu est l’Eglise catholique ?.... Pourquoi Dieu montre-t-il la vérité, si ce n’est pour qu’on l’embrasse ? Pourquoi invite-t-il, si ce n’est pour qu’on se rende ? N’a-t-il pas dit que “jamais sa parole ne remontera vers lui, en vain ?” Par conséquent, si quelqu’un au salut de qui vous tiendriez beaucoup, était invité aujourd’hui, lui conseilleriez-vous d’attendre à demain pour accepter ? Demain peut-être Dieu cessera d’inviter et de presser ; surtout s’il y a longtemps qu’il le fait ; et il dira au serviteur : “Allez dans les places publiques et les

“carrefours, appelez les pauvres, les aveugles, et les boiteux..... et s'il y a de la place encore, allez par la campagne, remplissez ma maison, car je vous le dis, aucun de ceux qui étaient invités ne touchera à mon festin (1).” Qu'est-ce donc qui vous retient, ô âme que Dieu invite? La dévotion à la Sainte Vierge serait-elle un obstacle pour vous?

— “Oh! non, Monsieur, pas le moindre.”

— “Serait-ce la présence réelle de Notre-Seigneur au très-saint Sacrement?”

— “Non plus; au contraire, c'est là mon aimant.”

— “Ce doit donc être la crainte! Mais quand Dieu vous appelle, que craindriez-vous? Et quand même l'enfer tout entier se lèverait pour vous menacer et vous effrayer, seriez-vous plus accessible à ces vaines terreurs qu'à la voix de votre Dieu? Quel craignez-vous donc, parlez?”

“Un court silence. — Et puis? — Rien,” dit-elle, avec le sourire le plus calme et le plus expressif qui eût encore animé son visage. Jusqu'à ce moment il y avait eu, au fond de cette âme, une lutte suprême. Mais ce sourire était comme l'éclaircie du ciel à la fin de l'orage; c'était le signe avant-coureur du triomphe de la grâce! Je le compris; mes yeux se remplirent de larmes; ceux de Marguerite aussi! De cet instant probablement dépendait le salut d'une âme, et peut-être le salut de beaucoup d'âmes.

— “Mon enfant, ajoutai-je, voulez-vous que je vous dise maintenant ce que vous avez à faire?”

— “Oui l'reprit-elle, avec l'expression d'un vif désir.”

— “Rentrez donc dans le sanctuaire de votre âme, et dites avec la meilleure énergie de votre cœur ces paroles:”

— “O mon Jésus, soyez-moi Jésus; je veux ce que vous voulez! Me voulez-vous catholique? Je le suis!”

(1) Luc, 74.

“ je me donne à vous, donnez-vous à moi, soyez ma force et ma vie. ”

Elle se recueillit un instant : et le premier mot qu'elle dit ensuite avec une joie contenue, fut celui-ci : “ Je le suis. ”

— “ Êtes-vous catholique ? Avez-vous dit le *Je veux*, repris-je, avec un immense intérêt ? ”

— “ Je l'ai dit ! Je suis catholique ! ”

— “ Et la persécution ?... Ma pauvre enfant ? ”

— “ Dieu sera ma force, mon Père ; aidez-moi de vos prières. Ha ! je me sens si soulagée !... ”

Il devait en être ainsi, car un reflet de bonheur divin brillait sur son visage.

— “ Maintenant, continuai-je, vous allez éprouver dans votre âme une jouissance de beaucoup supérieure à tout ce que vous avez connu de joie jusqu'ici. Vous l'éprouvez déjà. Dieu vous donne cette suavité pour vous récompenser et vous encourager. C'est le lait des enfants, et vous êtes une enfant à peine née à la Foi. Eh ! bien, faut-il aller à l'église, pour vous recevoir à l'instant ? ”

— “ Ce serait bien mon désir ; oh ! que Monica va être heureuse ! Mais il vaut mieux que j'avertisse mon père d'abord : il fut si fâché contre mon frère aîné, parce qu'il s'était fait catholique avant de lui en avoir rien dit. ”

— “ Et si votre père vous fait une défense formelle d'embrasser la foi catholique ? ”

— “ Il ne le peut pas ; elle est au fond de mon cœur, et Dieu même l'y a mise. Et quant à la pratiquer extérieurement, il ne peut pas non plus, car il sait bien qu'il faut obéir à Dieu plutôt qu'à aucun homme. ”

— “ Vous avez raison. Mais on pourrait vous priver de votre liberté, on en peut venir à de terribles excès. ”

— “ Je le sais ; mais j'ai confiance en Dieu ; car ce n'est ni par crainte, ni par aucun motif humain que je désire différer de deux ou trois jours ma réception ”

dans l'Eglise. Et Aloys, que va-t-il faire? ajouta-t-elle avec anxiété.

— “ Mon enfant, allez vous jeter devant Notre-Seigneur au saint Tabernacle; vous venez de lui faire un sacrifice d'une bien agréable odeur; il n'attend peut-être que votre prière et l'effusion de votre cœur au pied de son autel, pour déterminer le cœur d'Aloys comme il a déterminé le vôtre. Allez de suite à l'église, et ayez confiance; moi, je vais voir votre frère.”

“ Nous sortîmes. Marguerite traversa le petit jardin, et gravit rapidement quelques marches conduisant à une petite terrasse, sur laquelle s'ouvre la porte de l'église catholique. Tout près de cette porte, Aloys s'entretenait avec Claire, une des personnes qui avaient assisté au catéchisme. Mais Marguerite ne s'arrêta point: elle était trop heureuse, trop émue, et en même temps trop inquiète sur la détermination que son frère allait prendre, pour pouvoir parler à d'autres qu'au Maître divin devant lequel elle allait répandre son âme; elle entra en hâte, et alla se jeter à genoux sur un des bancs les plus rapprochés du sanctuaire.

“ Pendant la conversation que nous venons de rapporter, qu'avait fait Aloys? En apparence, peu de chose; mais la grâce venait d'opérer en lui un travail immense, et ce moment fut un des plus décisifs de sa vie. En voyant Marguerite s'éloigner avec moi, il avait été impatient et inquiet: “ Où va-t-elle? avait-il demandé avec une certaine expression de déplaisir. Qu'a-t-elle à faire avec le prêtre? Je ne dois pas la quitter.” En effet, lorsqu'ils se retrouvaient ensemble au retour des vacances, ils ne se quittaient guère, ils se gardaient et se protégeaient l'un l'autre, toutes les fois qu'ils sortaient, ou que les convenances les obligeaient de paraître dans le monde. Mêmes goûts, mêmes dispositions, même simplicité, même droiture; leurs deux âmes étaient sœurs et s'aimaient tendrement.

“ Claire lui répondit que Marguerite avait sans doute

quelque question à faire au prêtre, peut-être quelque difficulté à éclaircir sur la religion. Et là-dessus, impatiente elle-même de recommander ces deux âmes à Notre-Seigneur, elle l'entraîne dans l'église et se met à prier. Mais Aloys, debout, regarde un instant autour de lui et semble être en proie à l'impatience. Claire s'en aperçoit; l'invite à sortir et s'arrête avec lui sur le perron :

— “Aloys, dit-elle, quand vous serez catholique, vous vous plairez bien à prier à genoux dans cette maison où Jésus habite.

— “Et quand le serai-je, Mademoiselle ?

— “Bientôt peut-être, si Dieu le veut ainsi.

— “Oui ; mais vous ne savez pas si Dieu le veut.

— “Si Dieu veut que Marguerite le soit, peut-être est-ce un signe qu'il veut que vous le soyez aussi.

— “Marguerite ne se fera pas catholique sans me le dire.

— “Cependant, ajouta Claire avec beaucoup de douceur, elle ne doit compte qu'à Dieu, d'une détermination aussi personnelle et aussi intime.....

Aloys, dit-elle encore après un moment, j'ai une grâce à vous demander, et j'espère que vous ne me la refuserez pas ; j'y tiens beaucoup. Je vous demande là faveur, quand vous deviendrez catholique, d'être choisie ou du moins acceptée pour votre marraine... Ne me regardez pas sans répondre, mais laissez votre excellent cœur me donner sa réponse... Ah ! vous vous étonnez de la demande et de l'émotion qui passe dans ma voix ! C'est qu'il s'agit de votre âme, cher Aloys, et c'est la charité de Dieu qui nous presse en ce moment, moi de parler et vous de vous rendre. Dites, cher enfant, est-ce que vous ne m'accorderez pas cette faveur ?

— “Si je me fais catholique, je vous le promets, je n'aurai pas d'autre marraine que vous ! dit Aloys tout ému.”

“Claire est une âme élevée et chère à Notre-Seigneur ; c'est au prix de bien des sacrifices qu'elle a

embrassé la foi, et sa vie n'est encore qu'un sacrifice. Son âge plus avancé que celui d'Aloys, sa condition, sa vie autorisaient le langage qu'elle venait de tenir et lui donnaient une vertu spéciale. Il y avait dans sa voix des larmes et les vibrations inexprimables d'une charité toute divine : et l'âme d'Aloys était trop belle pour ne point comprendre et sentir.

— “ C'est en ce moment que Marguerite, emportée vers le saint Tabernacle, passa près d'eux précipitamment sans leur rien dire. Cet empressement mystérieux et plein d'émotion était tout un discours pour l'âme de Claire et pour celle d'Aloys.

— “ Je parus après elle et m'avançai vers le perron. Aloys me fut présenté et Claire se retira dans l'église. Nous entrâmes dans la maison, et après une conversation assez longue sur des matières de religion, Aloys me demanda si sa sœur venait d'embrasser le catholicisme.

— “ Marguerite, répondis-je, a un jugement droit et une volonté généreuse, et je ne doute pas que Dieu l'aime beaucoup... Mais vous, Aloys, vous ferez-vous catholique ?

— “ Avant que je réponde, dites-moi ce qu'a fait Marguerite.

— “ Non, mon enfant : votre détermination ne doit dépendre que de la grâce de Dieu et de votre propre volonté. Cela n'est-il pas raisonnable et juste ?

— “ Pardon ! reprit-il un peu lentement et déconcerté, mais j'ai encore une difficulté. Je ne vois point que Notre-Seigneur soit présent dans le Tabernacle ; et par conséquent la majeure partie de votre culte extérieur est pour moi ou un mystère, ou une folie ; car que signifient toutes ces prostrations, ces genuflexions, etc., si Jésus n'est pas là véritablement ?

— “ Vous avez raison, cher Aloys, c'est là un point capital, c'est le cœur vivant et palpitant du culte de l'Église catholique. Donc, si je vous montre que Notre-Seigneur doit être présent en corps et en âme

dans ce Tabernacle, tout est éclairci et vous devenez catholique? Que dites-vous?

— “Mais, encore une fois, reprit-il avec un peu d'hésitation, pourquoi ne pas dire quelle a été la détermination de ma sœur? Vous avez bien traité avec elle aussi des questions de religion?”

— “Oui, nous avons parlé de religion; mais ce n'est pas de sa détermination que la vôtre doit dépendre; c'est entre Dieu et votre conscience que tout doit se passer. Cependant, puisque Marguerite possède à un si haut degré votre confiance et votre estime, ne pensez-vous pas qu'elle aura fait ce qu'elle a cru devoir faire devant Dieu?”

— “Oui, je crois cela.”

— “Eh! bien, imitez donc sa conduite sur ce point essentiel.”

— “Elle a donc pris une détermination?” ajouta-t-il, avec vivacité.

— “Oui, elle en a pris une, et irrévocable.”

(A continuer.)

CONDITIONS :

La *Gazette des Familles Canadiennes* paraît tous les quinze jours. Le prix de l'abonnement, qui n'est que d'un écu, doit être payé invariablement au commencement de chaque année.

Toutes les correspondances concernant la rédaction et les abonnements, ainsi que les échanges, devront être adressés au rédacteur, à St. Jean Chrysostôme (Lévis).

Nous autorisons tous ceux à qui nous adressons plusieurs exemplaires, à recevoir le prix des abonnements.

On pourra déposer à Québec, le prix des abonnements chez M. le secrétaire de l'archevêché.

A Montréal, M. J. Godin, professeur à l'école Normale Jacques Cartier, se charge de recevoir le montant des abonnés pour la ville et les paroisses environnantes.

TYPOGRAPHIE D'AUGUSTIN COTÉ ET C^{ie}., PLACE D'ARMES, QUEBEC.